

ANNE D'AUTRICHE ET MAZARIN

D'APRÈS QUELQUES PASSAGES INÉDITS

DES MÉMOIRES DE PIERRE DE LA PORTE

PAR

M. LE COMTE BEGOUEN

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DU COUSERANS

(Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1912.)



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCGGXIII

Bibliothèque Maison de l'Orient



139778

ANNE D'AUTRICHE ET MAZARIN

D'APRÈS QUELQUES PASSAGES INÉDITS

DES MÉMOIRES DE PIERRE DE LA PORTE

ANNE D'AUTRICHE ET MAZARIN

D'APRÈS QUELQUES PASSAGES INÉDITS

DES MÉMOIRES DE PIERRE DE LA PORTE

PAR

M. LE COMTE BEGOUEN

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DU COUSERANS

(Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1912.)



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCXIII

ANNE D'AUTRICHE ET MAZARIN

D'APRÈS QUELQUES PASSAGES INÉDITS

DES MÉMOIRES DE PIERRE DE LA PORTE.

Les anecdotes que je rapporte ici sont extraites des notes encore inédites qui sont jointes au manuscrit original des *Mémoires de La Porte*.

Les Mémoires de ce serviteur dévoué de la reine Anne d'Autriche, et qui roula de si magistrale façon le cardinal de Richelieu lors de l'affaire du Val de Grâce, sont connus de tous. Ils ont été imprimés tout d'abord au milieu du xviii^e siècle avec la mention : à Genève 1755. D'autres exemplaires sont datés de 1756. Ils ont été réimprimés depuis dans la collection Petitot et dans celle de Michaud et Poujoulat. Un catalogue de la librairie Dorbon signalait, il y a quelques années, une édition in-18 de chez Volland en 1792, qui est assez rare.

Le manuscrit original, qui est en ma possession, est un volume petit in-4^e couvert d'une reliure de l'époque en veau marbré, à tranches rouges. Il a été fort exactement décrit par Fontette dans sa *Bibliothèque historique*, tome II, n^o 23907.

« Le manuscrit original de la main de l'auteur, in-4^e, est entre les mains d'une dame qui avait épousé en premières noces un descendant par femmes de M. de la Porte. Il est entièrement conforme à l'imprimé, mais on trouve à la suite plusieurs morceaux intitulés : *Pièces détachées*. Le premier entre autres contient quelques anecdotes curieuses au nombre de trente-quatre, écrites aussi de la main de l'auteur. Il y a ensuite vingt-six lettres originales dont quelques-unes du sieur de la Porte lui-même, et celle de la reine Anne d'Au-

triche, écrite de sa main au sieur de la Porte le 25 août 1637; c'est celle dont il est question à la page 158 des Mémoires imprimés. Ces lettres sont fort intéressantes et relatives aux faits rapportés dans ces Mémoires : le testament du sieur de la Porte du 20 novembre 1653, aussi en original, lequel ne contient rien autre chose qu'une protestation de son innocence : enfin la clé des noms dont il est parlé dans les lettres. Rien de tout cela n'a été imprimé. A l'égard des mémoires, la dame qui en possède l'original assure ne l'avoir jamais confié à personne, et qu'il faut qu'on lui en ait subtilement volé une copie sur laquelle ils ont été imprimés.»

Fontette était bien renseigné. Au moment où il publiait son ouvrage (1769) le manuscrit des Mémoires de la Porte était entre les mains de la marquise de Balleroy, née Adelaïde de Lépinau, veuve en premières noces du marquis de Pleurre, arrière-petit-fils de Pierre de la Porte. Cette marquise de Balleroy étant ma quadrisaïeule, le *curriculum vitæ* de ce manuscrit s'établit sans lacune.

Mais le savant bibliographe du XVIII^e siècle n'a pas dépouillé ce volume avec toute la précision désirable, car il commet dans sa description quelques erreurs de détail. C'est à tort qu'il dit que rien de tout cela n'a été imprimé. Dans le paquet de lettres originales reliées sans ordre à la suite du manuscrit, il n'a pas su reconnaître les originaux des dix-sept lettres publiées dans les éditions successives du *Journal du Cardinal de Richelieu*, sous le titre : *Lettres de Mademoiselle de Chémervault*. Une étude critique de ces documents m'a permis d'établir que deux seulement de ces lettres étaient de la main de M^{lle} de Chémervault; les quinze autres sont l'œuvre de M^{me} d'Amalby, née Sybille des Aigues, une professionnelle de l'espionnage qui servait d'intermédiaire entre le cardinal et la demoiselle d'honneur de la Reine⁽¹⁾. Voici la liste des documents autres que ceux qu'a décrits Fontette :

L'original de la lettre de la Porte à M^{me} de Hautefort au sujet de M^{me} de Chevreuse. Les formules de salutation protocolairement espacées et la signature autographe établissent sans conteste que ce

(1) Voir Comte BEGOUEN, *Une espionne inconnue du Cardinal de Richelieu*, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, fasc. 38, p. 187, Toulouse, 1908. — Victor Cousin ne remarqua pas ces documents, quoiqu'il ait eu ce manuscrit entre les mains. Ma grand'mère le lui avait prêté, ainsi que le constate la note autographe inscrite sur le premier feuillet : «A rendre à Madame Begouen. — V. G.»

n'est pas une copie. Un important fragment de cette lettre a été publié par Cousin dans son livre sur *Madame de Chevreuse*, p. 282 de l'édition de 1856, d'après une copie incomplète conservée à la *Bibliothèque nationale* dans le portefeuille du D^r Vallant. C'est à tort que Cousin prétend que cette lettre était adressée à M^{me} de Sablé.

Deux brouillons de lettres à la reine, dont l'une contient sa démission.

Deux brouillons de lettres au roi.

Une « copie d'une lettre que iay escritte au roy que la rayne a veüe et ne la luy a pas voulu faire voir 1664 ».

Une « copie de la lettre que j'ecrivis a la raine l'an passé 1664 ».

Ces six documents ne sont que des protestations contre sa disgrâce. Il croyait avoir été renvoyé de la cour pour une affaire d'un ordre très délicat, et il ne cessait de protester de son innocence avec toute l'énergie d'un honnête homme injustement accusé. En réalité, il était éloigné de la cour parce que le cardinal Mazarin se vengeait des intrigues ourdies contre lui par le valet de chambre du roi. On connaît l'histoire de la lettre anonyme contre le cardinal mise par La Porte dans le lit d'Anne d'Autriche. L'audacieux valet de chambre croyait que personne ne connaissait cette action; or, à peine cette folie était-elle commise, que Mazarin en était avisé par un de ses espions⁽¹⁾.

Y a-t-il lieu d'être surpris qu'à partir de ce moment la perte de La Porte ait été décidée? Mazarin dissimula quelque temps, puis profita de la première occasion favorable pour éloigner de la reine un serviteur qui se targuait des réels services rendus à la personne de la reine pour être aussi entreprenant. Mais celui-ci, qui croyait avoir été très prudent et très habile, ne sut jamais la cause réelle de sa disgrâce.

C'est pour se justifier qu'il écrivit ses Mémoires. Ils sont amusants comme un roman d'aventures. On les a parfois jugés sévèrement, et on a été injuste à leur égard. Mais c'est qu'on a voulu leur demander plus qu'ils ne pouvaient donner, ainsi que le remarque avec raison Moreau dans sa préface⁽²⁾. Il ne faut pas y chercher des considérations sur la haute politique. La Porte n'est ni un

⁽¹⁾ «La Porta qui me tradisce, che di concerto con Otefort messe la scrittura nel letto di S. Maesta, che Morangi vi era et che fu veduto.» — IV^e carnet de Mazarin, p. 21.

⁽²⁾ Edition Michaud et Poujoulat, t. XXXII, p. 5.

homme d'État, ni un historien. Son esprit n'est pas de grande envergure. Il ne s'élève pas aux conceptions générales. C'est un courtisan de rang moyen, ayant bien l'esprit de son état. Comme beaucoup de ses contemporains, en toutes choses, il considère bien plus les hommes que les idées. Il est le serviteur des premiers avec un dévouement souvent méritoire, mais il ne voit pas au delà des compétitions utilitaires et des ambitions personnelles de tout ce monde de la cour.

On lui a fait un grief de n'avoir rien compris à certains événements auxquels il fut mêlé, et en particulier à la journée des dupes. C'est qu'il n'a pas saisi les mobiles politiques qui faisaient agir les personnages, et qu'il n'a vu que le chassé-croisé des uns et des autres. Son récit produit l'effet du compte rendu que ferait d'une comédie un étranger ne comprenant pas la langue dont se servent les acteurs.

La fidélité même dont il ne cessa de faire preuve vis-à-vis de ses amis et qui fait de lui un partisan au sens strict du mot, l'empêche d'avoir la sérénité et l'impartialité nécessaires pour bien juger les hommes. Richelieu et Mazarin ont été ses ennemis; il ne leur pardonne pas. Il est incapable de leur rendre justice en quoi que ce soit, il ne voit et il ne relève que les petits côtés de leurs caractères. C'est de l'antichambre qu'il les juge, non de la Chambre du conseil où il ne pénétra jamais, et où d'ailleurs il n'eût jamais l'ambition de pénétrer. Il aurait voulu seulement y faire entrer ses amis.

Mais s'ils ne sont pas historiques, au sens élevé du mot, ses Mémoires n'en sont pas moins fort intéressants. Ils donnent sur la vie de la cour et ses intrigues sous Louis XIII et Louis XIV des renseignements piquants et véridiques. Par ses fonctions aussi bien que par la confiance reconnaissante et bien méritée que lui montrait Anne d'Autriche, il est en bonne posture pour remarquer bien des choses, et il est bon observateur. Il excelle à nous montrer les petits côtés de l'histoire, et, par un trait de mœurs fidèlement rapporté, à nous peindre un personnage en déshabillé. Il a vu beaucoup, il a été mêlé à bien des événements, tragédies ou comédies de la politique, il nous les raconte d'une façon pittoresque mais sincère. C'est un cancanier, mais un honnête homme.

L'anecdote est fort; aussi, n'ayant pu caser au cours de ses Mémoires toutes celles qu'il sait, il en a groupé quelques-unes à la fin de son manuscrit. Elles sont, nous l'avons vu, au nombre de

trente-quatre, et inédites, sous cette forme tout au moins, car quelques-unes nous sont connues par d'autres Mémoires. Mais la plupart ont le mérite de la nouveauté. Leur valeur est inégale, car si les unes présentent un certain intérêt historique, d'autres n'ont pas plus d'importance qu'un potin de cour.

Voici celles qui ont trait à Anne d'Autriche et à Mazarin :

XIII. Le cardinal Mazarin ne se mettait pas fort en peine de tous les bruits qui coururent de la Reine et de lui au commencement de la Régence et lorsque la Reine eut cette grande jaunisse⁽¹⁾ qui fit croire qu'ils étaient mariés et qu'elle était grosse il témoigna un jour à M^{me} de Brienne⁽²⁾ que ces bruits ne lui déplaisaient point et que même il fallait pour qu'un ministre eut de l'autorité que l'on cru cela de lui. Une autre fois un de ses amis lui disant qu'il devait tout à fait engager la Reine afin qu'il n'eut plus rien à craindre, il lui répondit qu'il s'en garderait bien et qu'il la fallait laisser espérer.

XXV. Le Plessis, gentilhomme de la Manche du Roy et domestique du cardinal de Mazarin ne manquait iamais de venir tous les iours à l'esveillé de la Reyne pour savoir de ses nouvelles de la part de S. E. de quoy m'estant apperceu et que cela estoit toujours réglé. Je soupçonnay que Le Plessis venoit sans ordre. Pour en sçavoir la verité j'envoyai un garçon à la porte de son logis pour sçavoir s'il alloit chez M. le Cardinal prendre cet ordre ou s'il y venoit de luy mesme par un ordre général. Par trois ou quatre iours mon espion me rapporta que Le Plessis à la sortie de son logis venoit directement chez la Reyne sans passer chez M. le Cardinal. Cela me confirma dans l'opinion que j'avois que cet ordre avoit esté donné une fois pour tousiours et neantmoins quand il avoit fait le compliment de S. E. à la Reyne, S. M^{te} luy demandant ce que faisoit M. le Card^l il respondoit tousiours il travaille : Et comme la Reyne envoyoit aussi tous les iours La Plante garçon de sa chambre sçavoir l'estat de la santé de S. E. il luy respondoit presque tousiours : allez, allez La Plante je me porte bien nous avons des affaires, dites à la Reyne que ie la remercie.

XXVII. J'ai sceu de M. De Guitault que le card^l Mazarin estant avec la Reyne sous la gallerie du petit jardin du Louvre au long de l'eau, il l'y

⁽¹⁾ La Porte dit dans ses Mémoires (page 198 du manuscrit) : « La violence qu'on fit à la Reyne pour en venir à ces extrémités et la liberté que chacun se donna de censurer ses actions luy causèrent tant d'affliction qu'elle en eut la jaunisse. »

⁽²⁾ Voir la conversation de la Reine avec M^{me} de Brienne rapportée dans les Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne. (Paris, 1818, t. II, p. 39.)

vid lever la main pour la frapper, elle se retira fort en colere et neant moins M. de Guitault qui avait vu l'action luy ayant demandé ce qu'elle vouloit qu'il fist, Sa Majesté ne luy voulut rien dire ni commander et s'alla renfermer dans son cabinet : pendant dix ou douze iours Sa M^{te} fut fort triste et le Card^l fort humilié, ce qui arriva en 1654; M. de Bartillat m'a dit qu'il avoit esté assez impertinent que de demander à la Reyne sa demission du gouvernement de Bretagne et quoyque Gaboury l'eust avertie auparavant qu'il avoit ce dessein, elle ne le vouloit pas croire.

XXXIV. Gaboury allant de la part de la Reyne chez S. E. pour sçavoir si elle ne l'incommoderoit point de l'aller voir huit iours avant sa mort, il ietta son bonnet et s'escria : Quoy cette femme ne me veut elle pas laisser mourir en repos. Mais quand il vid que Gaboury s'estoi apperceu de cela il luy dit qu'elle seroit la bienvenue et qu'elle luy faisoit trop d'honneur⁽¹⁾.

J'ai dit plus haut ce qu'il fallait penser d'une manière générale des Mémoires de La Porte, voyons maintenant la créance qu'il convient d'ajouter à ces quatre historiettes. Remarquons d'ailleurs que, sauf pour une de peu d'importance, La Porte ne fait que répéter ce qu'on lui a raconté. Il n'est pas témoin oculaire. Il y a donc lieu de tenir compte d'une première déformation possible. Ces anecdotes n'en donnent pas moins des indications précieuses sur la familiarité des relations d'Anne d'Autriche et de Mazarin.

Les conclusions qui en découlent sont pénibles. On dira sans doute que le valet de chambre tombé en disgrâce n'avait que de la haine pour le cardinal, auteur de son renvoi, mais il y a lieu de remarquer que nulle part, ni dans ses Mémoires, ni dans ses anecdotes, il n'ajoute foi aux bruits malveillants répandus sur Anne d'Autriche. Il défend toujours la reine, ne l'accusant jamais que d'être imprudente et, par son attitude, de prêter le flanc à la critique injustifiée — ne cesse-t-il de répéter — des courtisans.

Il n'en est pas moins vrai qu'il nous montre Mazarin jouant avec un certain cynisme le rôle peu reluisant de l'homme qui connaît sa puissance auprès d'une femme et qui en abuse.

Si le fait d'avoir fait le geste de lever la main sur Anne d'Autriche est vrai, Mazarin se serait comporté là comme un goujat, et il risquait gros, car elle était sa souveraine. C'était pousser un

(1) Cette anecdote se trouve également rapportée dans les Mémoires de Montglat.

peu loin la *familiarité*, la *brusquerie* et même la *rudesse* que Mazarin témoignait à la reine, d'après les propos de M^{me} de Chevreuse rapportés par le cardinal de Retz dans ses Mémoires.

Mais, d'autre part, que la reine, quoique ayant souffert de cet affront, l'ait pardonné, voilà qui jette sur sa psychologie une lueur troublante et attristante.

Anne d'Autriche avait été malheureuse toute sa vie. Quoique peu sensuelle, elle était affective, et durant son mariage ses facultés d'affection n'avaient cessé d'être comprimées et blessées. Lorsqu'elle arriva à la liberté par son veuvage en pleine crise de la quarantaine, qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'une certaine tendresse se fût mêlée à l'ascendant qu'elle laissa prendre sur elle à l'homme en qui, comme reine, elle avait mis toute sa confiance. C'est un fait bien connu en psychologie qu'entre homme et femme, l'amitié ne va pas sans un peu d'amour, plus marqué chez l'homme s'il est jeune, chez la femme si elle commence à vieillir. D'ailleurs Mazarin était souple, insinuant, charmeur, comme les Italiens en général; il savait plaire aux femmes. Mais il ne semble pas que pour lui le cœur ait eu grande part à cette affaire. La raison politique le domine; l'intérêt, l'ambition le guident seuls. Dans l'empressement qu'il affecte auprès d'elle, c'est le courtisan que nous remarquons surtout. Si chaque matin il envoie prendre des nouvelles de la reine, ce n'est pas l'homme portant un intérêt affectueux à une femme, qui se montre à nous, c'est le ministre faisant remplir une formalité protocolaire.

Plus tard enfin, lorsque l'âge se sera appesanti sur eux, alors que la reine a gardé son affection aussi tendre, ainsi que nous le montrent ses lettres à Mazarin de 1658, il ne paraît pas éloigné de trouver importunes les marques d'intérêt qu'elle continue à lui prodiguer, et il ne se gêne pas pour en témoigner quelque humeur.